

**La maison en flammes**

Nancy R. Lange

Volume 26, numéro 1-2, 2014

Autour de Gabrielle Roy

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lange, N. R. (2014). La maison en flammes. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 26(1-2), 41–43. <https://doi.org/10.7202/1029453ar>

## La maison en flammes

Nancy R. LANGE

J'ai rêvé cette nuit que la maison de campagne passait au feu. Maman était là. Paul, notre comptable et ami, y était aussi. Il y avait du bois empilé jusqu'au plafond, au sous-sol. C'est là que le feu a pris naissance. Je ne sais pas comment. Maman était avec moi dans le chalet. Paul et quatre autres personnes étaient dehors. Je crois qu'ils se baignaient. J'ai voulu qu'on fasse une chaîne pour descendre des seaux d'eau au sous-sol et les lancer sur les flammes, mais les autres ont passé trop de temps à tergiverser et, quand ils ont fini par s'entendre sur la façon de faire, les plombes avaient sauté à cause de l'incendie et nous n'avions plus d'eau courante. J'ai alors réalisé que ce serait beaucoup plus difficile que prévu, qu'il faudrait puiser l'eau du lac et que, peut-être, nous n'y arriverions pas.

Couche-toi avec moi. Tu vois, j'ai mon âne en peluche dans les bras. J'ai son oreille dans la main. Heureusement qu'il est là, lui, ces temps-ci. Heureusement que je l'ai gardé. Heureusement aussi que je t'ai entendu retourner dans la chambre d'à côté où tu dors. Heureusement que tu m'as entendue t'appeler avant de partir travailler. Couche-toi avec moi. Allongée contre toi, je peux être vulnérable. Écoute mon secret. Les flammes brûlent autour du lit, mais elles ne m'atteignent plus. Tu es mon rempart.

On essayait de lancer de l'eau sur le feu. Je courais au sous-sol avec une théière pleine, un seau. Paul a voulu faire un feu dans le poêle à combustion lente pour brûler l'oxygène pour que le feu manque d'air. C'était absurde – un rêve est un rêve –, et c'était peine perdue. La maison brûlait de plus en plus. Je voyais les flammes briller entre les lattes du plancher, comme des pierres précieuses. Le rubis rouge des flammes luisait entre les lattes, trésor de lutins maléfiques apparu au sous-sol et se multipliant. Le feu montait à l'assaut de la maison sans se

presser, au rythme d'une lente éruption de lave, inéluctable, avec la patience d'un volcan tranquille. J'ai regardé l'incendie de face dans ses yeux de braise. J'ai compris que la partie était perdue. Il allait nous falloir quitter la maison. Il aurait fallu penser plus tôt à sortir les objets qui nous tenaient à cœur. Trop tard à présent. Il nous fallait sortir avant de périr. Renoncer à apporter avec soi, à préserver. Le cœur serré, j'ai alors saisi à quel point me tenaient à cœur les tableaux, les souvenirs dont il ne resterait bientôt plus rien.

C'est terrible le sentiment d'impuissance. C'est comme lors d'un viol. Tu croises un homme, un homme plus fort que toi, qui décide de t'imposer sa force. D'abord, tu essaies de te battre, puis tu réalises que tu n'y arriveras pas. Quand tu as crié tout ce que tu pouvais crier, quand tu t'es débattue à la limite de tes forces, il te dit soudain qu'il est armé et qu'il va te crever la peau si tu oses encore un son. Il n'y a rien à faire, rien sauf céder, lui donner ce qu'il veut et espérer qu'il ne te poignarde pas ensuite.

Il y a les femmes qu'on assassine ainsi. Il y a aussi les petits garçons, les petites filles, qu'on viole et qu'on tue, au sens propre ou au sens figuré. Il y a quelques mois, j'ai appris qu'il y avait un violeur dans ma famille. J'ai voulu donner ma voix à ses victimes, deux petites filles, des femmes aujourd'hui, qui sont pourtant mortes à six ans et à sept ans. Elles ont passé leur vie avec cette pourriture emmurée dans un coin de l'âme, momifiée. Elles ont porté toutes ces années ce fantôme en elles comme un enfant illégitime, un enfant bâtard qu'on refuse de reconnaître; elles ont bâillonné cette voix d'enfant qui appelle toujours au secours, quarante ans plus tard, et que personne n'entend. Je voudrais parler pour délivrer les garçons, filles, femmes, hommes que je connais, que je ne connais pas, à qui cela est arrivé, à qui cela arrive. «Dans chaque famille, une armoire aux squelettes», me dis-tu. Dans chaque famille, une crypte aux sarcophages.

Regarde, j'ai donné ma voix et on me l'a coupée. L'éditeur, sans rien demander, a retiré des morceaux de mon texte et l'a publié tel quel, sans me demander mon avis. J'avais écrit: «je suis l'héritière de ce qui me bafoue», et il a effacé. Ma maison brûle à présent et il faut que je sorte avant de ne plus être que cendres. Il faut que je me secoue, que je me réveille, que je quitte

le cauchemar, que je me souviene. En réalité, la maison de campagne ne brûle pas, n'a jamais brûlé. C'est une inondation qu'il y a eu il y a onze ans, après la mort de maman. Une fuite s'est déclarée au deuxième et l'eau a coulé pendant une semaine. La maison a crevé ses eaux. Les plafonds sont tombés, les planchers sont partis à la dérive. La cuisine, la salle à dîner, le salon ont été victimes d'une marée noire. Il nous a fallu tout refaire. Du coup, on a percé des fenêtres et on a fait entrer de la lumière, des couleurs. Une nouvelle vie a jailli. Notre fille a adopté la maison transformée, la seule qu'elle ait connue. Elle est devenue sa maison. Les murs s'habillent de ses dessins, résonnent de sa voix à laquelle se mêlent souvent la mienne et la tienne.

En fait, je n'ai pas donné ma voix. Je l'ai prêtée. Personne ne peut couper ma parole, me réduire au silence. Ma voix m'appartient, et elle est de racines profondes. Elle repoussera ailleurs. Personne ne me volera les mots de la bouche. Allongée contre toi, je refais mes forces. Je suis la page. Je suis contre ton oreille. Tu me tiens dans tes bras. Tu m'entends. Tu me sauves de l'incendie. Je construis en toi notre maison.

\*\*\*\*\*

**Nancy R. Lange** a publié six recueils de poésie, dont un en version bilingue au Mexique. Lauréate de prix littéraires, sélectionnée pour la Résidence «Spoken Word» de Banff en 2013, elle a présenté divers spectacles de poésie au Canada, à New York et en Europe. Elle collabore régulièrement avec des artistes des arts visuels, de la danse et de la scène; certaines de ses œuvres font partie de l'espace public et de collections permanentes de musées. Préoccupée par l'environnement, par divers enjeux sociaux et par le droit de parole pour tous, Nancy R Lange a créé et anime les micros-ouverts «Gens de parole» et «Femmes de parole» à Laval, à Montréal et dans les Laurentides. Elle est aussi traductrice littéraire et journaliste culturelle.